

THOMAS LAVACHERY



romancier au long cours



Texte de
Sylvie Dodeller



THOMAS LAVACHERY

romancier au long cours

Page 45 : *Le Journal Tintin* © 1984, Le Lombard.
Page 46 : *Téléchat* publié dans le journal *La Croix*
© 1984, Groupe Bayard Presse.
Page 47 : *Bjorn le Morphir, tome 1 : naissance d'un Morphir*
© 2015, Rue de Sèvres
Page 54 : *The West Wing* («*À la Maison-Blanche* »)
© 1999-2006, NBC
Page 56 : Statuette chimú
© Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles
Page 75 : La saga *Bjorn* © 2004-2017, *l'école des loisirs*

Publié avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Tous droits réservés pour l'ensemble des photographies et illustrations.

© 2020, *l'école des loisirs*, Paris
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mars 2020
Dépôt légal : mars 2020
Imprimé en France par XXXX
à XXXX

ISBN 978-2-211-12675-5

THOMAS LAVACHERY

romancier au long cours

texte de Sylvie Dodeller



l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e



Biquette est à l'hôpital!

En arrivant à Uccle, au sud de Bruxelles, on s'attend à le voir débouler à chaque carrefour sur sa nouvelle trottinette électrique. Mais nul géant roux casqué de bleu ne vient fendre le flot des voitures sur son frêle esquif à roulettes. Thomas Lavachery nous attend tranquillement chez lui, rue du Framboisier, au troisième étage d'un petit immeuble dont les occupants se connaissent si bien qu'il ne leur vient même pas à l'idée de fermer leur porte à clé. Nous lui faisons part de notre étonnement : où est la fameuse trottinette dont il nous a tant parlé ?

« Biquette est à l'hôpital », nous répond-il, la mine soucieuse.

Biquette ? Comme la chèvre tellement « jouette », compagne de jeu de son enfance dont il tire un si

joli portrait dans *Un zoo à soi*? Celle qu'il s'amusait à transporter dans une brouette, celle qu'il emmenait promener au parc en bas de chez lui? Ou alors comme l'autre biquette? Drakki II, la chèvre que Bjorn, le fameux Morphir, entraîne avec lui dans sa descente aux enfers?

Eh bien oui, comme ces deux-là! À l'entendre, la parenté est évidente. Tout en faisant le geste, il nous explique qu'il suffit d'abaisser les poignées de la trottinette pour voir apparaître une tête de chevrette avec ses oreilles qui tombent de chaque côté. Avec son guidon de vélo transformé en tête de taureau, Picasso n'aurait pas dit mieux...

En attendant, Biquette est bel et bien chez le réparateur, un peu secouée par l'usage forcené qu'en a fait Thomas Lavachery. Il faut dire qu'elle a donné un sacré coup d'accélérateur à sa vie quotidienne. Lui qui n'a pas de permis de conduire, qui se déplace depuis des décennies en tram, en bus, en train et surtout à pied, s'est mis à avaler les kilomètres à une vitesse prodigieuse, une centaine chaque semaine, depuis l'acquisition de sa trottinette. «Toujours à fond!», remarque sans trop s'étonner Nathalie, son épouse, qui a obtenu de lui le port obligatoire d'un casque de protection.

Chaque soir, il installe Biquette au milieu du bureau pour la recharger. Elle fait désormais partie des meubles, et de tous les objets chers qu'il a disposés là. Une garde rapprochée constituée de photos de famille, de dessins encadrés, de tableaux colorés, d'une énorme carapace de tortue, de tout un tas d'objets en différents matériaux (bronze, liège, papier ou carton, d'autres sculptés dans l'argile ou taillés dans du bois), de masques ethniques, de matériel à dessin, de livres soigneusement classés. Sans oublier deux terrariums, l'un occupé par une salamandre tachetée baptisée Farfajoll, l'autre par un orvet doré nommé Orvil.



Vue du bureau.

Il y a tant de choses à observer dans ce foisonnement bien ordonné que l'on se demande bien par où commencer. Thomas Lavachery a dû remarquer notre perplexité. Il nous entraîne tout naturellement devant l'un des murs de la pièce. Il y a accroché plu-



L'Herne
Segalen



sieurs photos. Des portraits d'hommes pour la plupart. La lignée des Lavachery de père en fils sur trois générations ! Thomas l'a souvent répété, il se voit comme leur héritier : « Je n'ai pas manqué de traces à suivre, tous mes aïeux écrivaient, publiaient, dessinaient, même s'ils n'en faisaient pas leur métier... Du côté Lavachery, peindre ou écrire des histoires était aussi naturel que nager ou siffler. »

C'est donc ce fil-là qu'il va falloir tirer en premier. Celui des ancêtres, celui des origines.



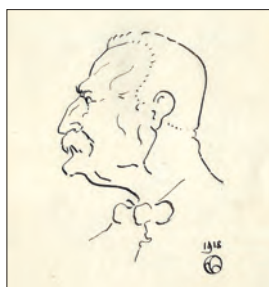
Ci-dessus : masque-heaume Abelam, Papouasie Nouvelle-Guinée, et monstre en papier réalisé par Jean, le fils aîné de l'auteur .

Ci-contre : le bureau de l'auteur.



Dans la famille Lavachery, je demande...

... l'arrière-grand-père



Le roman familial s'ouvre avec Alfred (1853-1934), alias Papiche I^{er}, comme l'ont surnommé affectueusement ses descendants. Sur la photo que Thomas a affichée dans son bureau, l'arrière-grand-

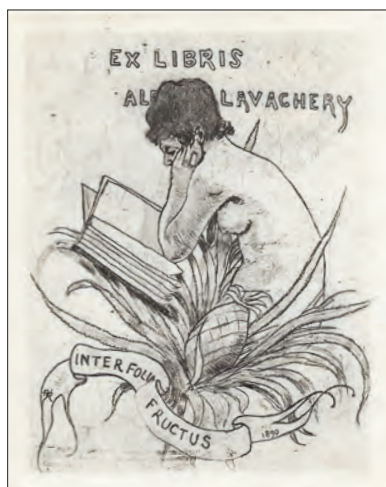
père arbore une moustache blanche à la Clémenteau ainsi qu'un curieux chapeau. Bien qu'âgé, il a toujours fière allure. Et l'on comprend pourquoi les peintres belges de son époque l'ont apprécié comme modèle. Thomas a grandi entouré des portraits de son aïeul, peint ou dessiné par ses amis,

Page de gauche : portraits d'Alfred Lavachery.

Ramah, Rassenfosse, De Witte..., qui l'ont souvent représenté le nez plongé dans un livre. Une pose qui en dit long. Car Alfred, avocat de métier, écrit à ses moments perdus, il publie une série de romans du terroir qui lui valent les félicitations de Maeterlinck.



L'homme a des convictions. C'est un anarchiste convaincu, mécréant en diable, rousseauiste en matière d'éducation (il est secrétaire à l'Université libre de Bruxelles). Ses idéaux qu'il porte haut, son goût pour l'écriture et la peinture vont influencer toute la lignée des Lavachery. À commencer par son fils, Henri.



Ex-libris d'Alfred Lavachery et frontispice d'un de ses livres.



Alfred Lavachery, rue Verte à Vilvorde en 1930.

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE. — N° 1087.

Le Numéro: 1 franc.

VENDREDI 31 MAI 1935

Pourquoi Pas?

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI
L. DUMONT-WILDEN — G. GAENIR — L. SOUGUENET



Henri LAVACHERY
L'Homme de Pâques

Henri Lavachery en couverture de Pourquoi Pas?, vendredi 31 mai 1935.

... le grand-père



Henri Lavachery (1885-1976), alias Papiche II, est sans conteste le héros de la famille, celui que les journaux de l'époque ont surnommé «l'homme de Pâques» après l'expédition scientifique qui l'a rendu

célèbre. Sur les photos, on ne voit que lui, avec son manteau d'un blanc éclatant au milieu de ses compagnons sobrement vêtus de noir. Toujours souriant, il est l'un des rares à regarder l'objectif, comme s'il savait d'instinct capter la lumière et l'attention. À lire le nombre d'articles de presse qui lui furent consacrés, il n'a manqué ni de l'une ni de l'autre.

Henri Lavachery est un jeune étudiant en philologie lorsqu'il achète son premier trésor, un netsuke japonais, rue Royale Sainte-Marie à Bruxelles. La statuette n'est que la première pièce d'une collection qui deviendra vite éclectique. Tout en menant une longue et ennuyeuse carrière dans l'industrie, il poursuit tous azimuts ses acquisitions d'objets précolombiens, africains, chinois, japonais, océaniens... Henri finit par acquérir une certaine expertise

et la reconnaissance des spécialistes – il devient conservateur bénévole aux musées royaux d'Art et d'Histoire. Lors d'une discussion avec Paul Rivet, le directeur du musée d'Ethnographie à Paris, les deux hommes ont l'idée de monter une expédition scientifique à l'île de Pâques dans le but de résoudre l'énigme des moaï, les fameuses statues géantes dont

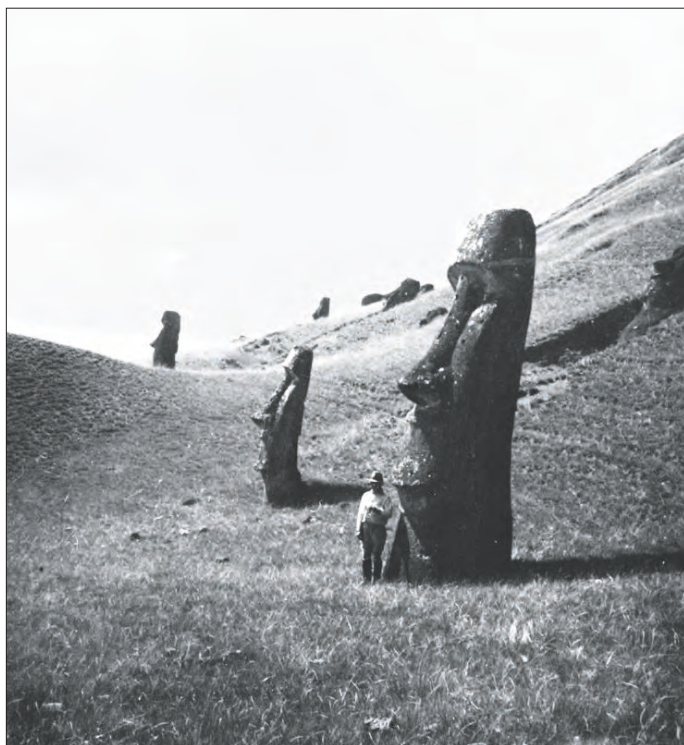


Alfred Métraux et Henri Lavachery, en route vers l'île de Pâques, juillet 1934.

l'origine et l'installation ne cessent d'intriguer les chercheurs. Le 30 juillet 1934, Henri Lavachery embarque sur un navire de guerre en compagnie

de l'ethnologue suisse Alfred Métraux et met le cap sur l'île de Pâques. Les deux scientifiques y mènent des recherches pendant cinq mois et élucident une partie du mystère de l'île des statues géantes.

Pour Henri Lavachery, cette expédition restera la grande aventure de sa vie. Elle lui apportera la célébrité, marquera les débuts d'une brillante carrière



Henri Lavachery au volcan Rano Raraku.



de conservateur en chef des musées royaux d'Art et d'Histoire, et influencera toute sa famille, à commencer par son petit-fils Thomas. « Mon grand-père est mort quand j'avais cinq ans, je me souviens de lui comme d'un vieil homme facétieux, entouré de livres et d'objets du bout du monde. Le récit de son expédition a bercé mon enfance, m'a donné le goût des romans d'aventures et des récits de voyages. Très jeune, j'ai pensé qu'Henri Lavachery serait pour moi un modèle possible. »

L'homme de Pâques



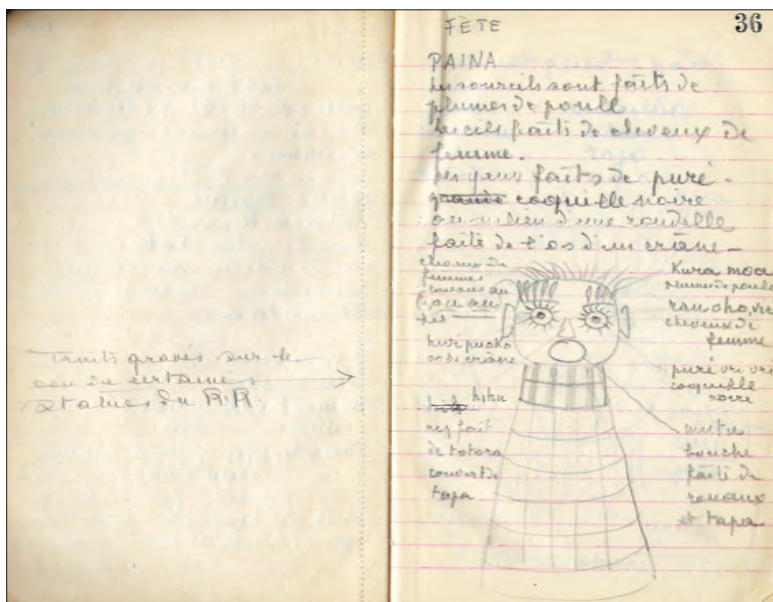
*Ci-dessus :
Ruiz Pakomio,
Victoria Rapahango
et Henri Lavachery,
île de Pâques, 1934.*



*Ci-contre :
Ana Rapahango,
petite pascuane que
le grand-père de
Thomas faillit adopter.*



Ci-contre : femme de l'île de Pâques dessinée par Henri Lavachery.



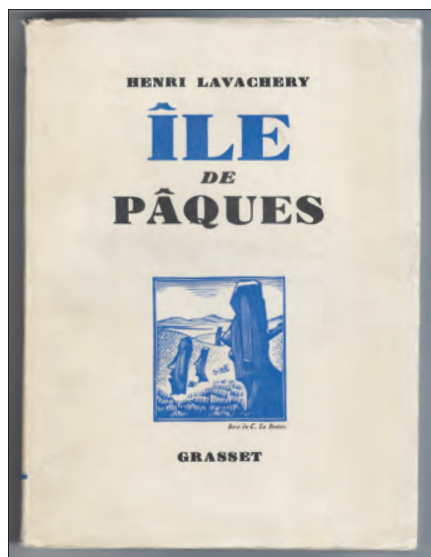
Ci-dessus et en haut à droite : pages des carnets de terrain d'Henry Lavachery.



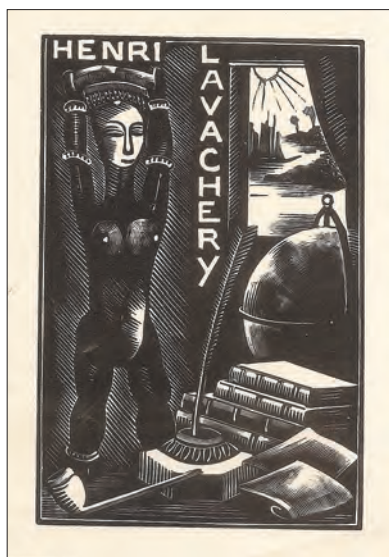
*Statuette Luba dans l'appartement
d'Henri Lavachery.*



*Pou Hakanononga : la statue
ramenée en 1935.*



*Le récit pascuan publié en 1935
par les éditions Grasset.*



Ex-libris d'Henri Lavachery.

... le père

Jean Lavachery (1911-1995), le fils d'Henri, se charge d'entretenir le roman familial et de raconter à Thomas, son aîné, les exploits de «l'homme de Pâques». Il s'empare du récit avec brio, car Jean est un excellent conteur et il a le sens de la transmission. Pédagogue formé en Suisse par Piaget, il a longtemps dirigé une maison d'enfants avec sa première épouse, Betty. Ils y accueillent des orphelins et des enfants malmenés par la guerre, puis de jeunes délinquants. Plus tard, Jean mettra cette expérience au service des étudiants en pédagogie en devenant professeur.

Dans les années 1960, Jean rencontre Marcelle. Plus de trente ans les séparent mais beaucoup de choses les réunissent : l'amour des bêtes, du dessin, de la peinture, et un certain talent pour le non-conformisme. «C'était un couple magnifique. Mon père était un mélange de Camus et de Robert Redford ; ma mère avait un petit air de Deneuve, sauf qu'elle est beaucoup plus grande : 1,80 mètre.» En 1965, ils se marient, comme on ferait une blague, dans le petit village de Lavacherie. Après une longue lune de miel en Tunisie où ils caressent le projet de

monter une nouvelle maison d'enfants, les voilà de retour à Bruxelles.

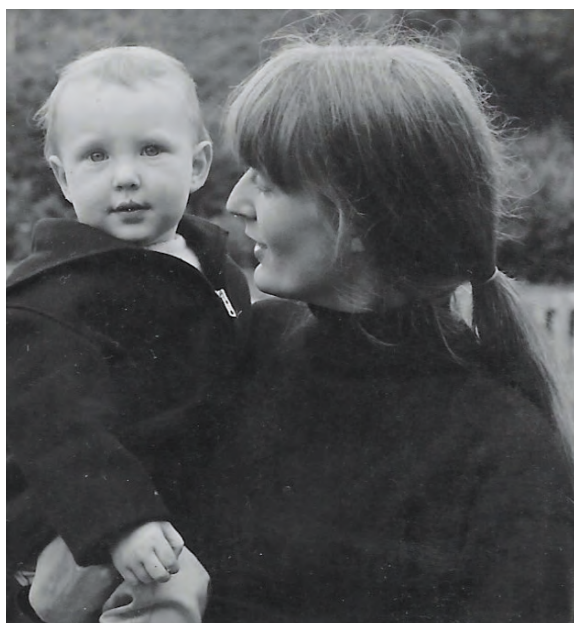
Juste le temps pour Marcelle de donner naissance à un petit garçon.

C'est Thomas !

« Quand je suis né, mon père avait cinquante-cinq ans, il a pris sa retraite lorsque j'en avais quatorze. Je l'ai toujours vu à la maison, occupé à peindre ou à écrire dans son bureau, entouré de chats, une émission de radio en fond sonore. Je me demande si je n'ai pas cherché à reproduire cela. » C'est ce que nous allons voir...



*Ci-contre, Jean Lavachery
avec sa chienne Plume en 1957,
et ci-dessus, Jean Lavachery en Tunisie
en 1966.*



Thomas dans les bras de sa mère, Marcelle.

Grandir dans une famille d'intellos de gauche

«Enfant, j'ai longtemps cru que ma mère m'avait fait naître en me dessinant», confie Thomas Lavachery. Depuis qu'elle travaille comme illustratrice de presse, le petit garçon voit souvent Marcelle occupée à dessiner pour *Le Drapeau rouge*, le journal du Parti communiste belge. Elle le fait pour gagner sa vie mais aussi par conviction. Marcelle tout comme Jean Lavachery ont la carte du parti. «Mes parents étaient tous les deux communistes, mais ne m'ont jamais embêté avec ça. Je les entendais parler politique avec leurs amis, mais je "n'imprimais" pas vraiment, ça ne m'intéressait pas.» Pendant que les adultes discutent, le petit Thomas est bien trop occupé à dessiner. Beaucoup de monstres, ce qui enchante sa mère.

En 1972, Jean et Marcelle adoptent une petite fille venue de Corée. Du haut de ses cinq ans, Mee-Kyong débarque tel un ouragan dans la vie des Lavachery mais aussi dans la chambre de Thomas, son aîné de un an, qui se sent vite débordé. Elle en rit encore : «J’ai fait beaucoup de bêtises, j’ai envahi sa chambre au sens propre du terme, au point que Thomas a tiré un fil dans un petit coin de la pièce et s’y est installé avec ses affaires. Cela voulait dire : “Stop ! On ne passe pas ! Tu as tout le reste, mais ça, c’est chez moi !”»



*Mee-Kyong en Corée en 1972,
(photo fournie par Terre des hommes).*



Thomas et Mee-Kyong.

Très vite, elle ne le quitte pas d'une semelle. «J'étais le seul à la comprendre. Ma sœur avait un problème d'audition que nous avons mis du temps à détecter et qui a été corrigé plus tard. Comme elle entendait mal, elle déformait les mots français presque systématiquement. "Animaux" se transformait en "itatinémaux" et "je voudrais" devenait dans sa bouche "mouchougais".» Bientôt, le dialecte de Mee-Kyong, baptisé mouchougais, n'a plus de secret pour Thomas qui se met à le pratiquer couramment. «Nous le parlions tous les deux à une vitesse extraordinaire et personne ne nous comprenait. Pendant un temps, je suis devenu l'interprète de ma sœur auprès de mes parents et des enseignants qui me faisaient venir dans sa classe dès qu'elle avait un problème.»

La petite fille parvient à s'intégrer dans son nouvel environnement grâce à un moyen imparable. Elle fait le clown, affiche un culot monstre et déclenche les rires autour d'elle. De leur côté, ses parents suivent les étapes de son adaptation avec philosophie et... pédagogie. Des années plus tard, Marcelle expliquera à Thomas que «pour Mee-Kyong, arriver ainsi en Belgique, c'était comme débarquer sur la planète Mars.» Son fils en fera un



Ma famille verte, couverture et illustration intérieure (éditions Pastel, 2017).

album. *Ma famille verte*, ou l’histoire d’une petite terrienne accueillie par une famille d’extra-terrestres.

Bientôt, Mee-Kyong et Thomas sont comme tous les frères et sœurs de la galaxie, ils jouent dans le jardin, dessinent ensemble, se chamaillent et font quelques bêtises. Souvent, ils filent chez les voisins regarder la télévision. «Tout autour de chez nous, nous avons comme ça quelques “maisons à télé” qui nous hébergeaient ma sœur et moi le temps de regarder nos programmes préférés. J’adorais *Les Mystères de l’Ouest* et la série des Tarzan avec Johnny Weissmuller.»

Un jour, leurs parents cèdent à l'attrait de la télé. Marcelle hérite d'un vieux poste en noir et blanc que l'on installe dans le salon. Grave erreur. « Mes parents, plutôt réfractaires à la télévision, vont la laisser allumée quasi non-stop pendant près d'un an. Comme un robinet qui coule en permanence ! D'un commun accord, nous avons finalement décidé qu'il fallait sélectionner nos programmes. »

Et c'est ainsi que Thomas découvre avec bonheur l'émission littéraire *Apostrophes*. « Chaque vendredi soir, je m'installais avec mes parents devant le poste pour suivre les bagarres, les moments de tension qui ne manquaient pas d'arriver entre les invités. Quand j'y pense, j'ai vu Modiano, Françoise Sagan, Robert Merle, Yourcenar, Lévi-Strauss, Simonon... » Mais le jeune Thomas remarque aussi une chose. « Parmi tous les invités, les romanciers sont souvent les moins passionnants. Entendre quelqu'un raconter un roman, c'est emmerdant comme la lune ! Je préférerais, de loin, écouter les philosophes, les historiens ou les anthropologues. »

Quelle importance ? De toute façon, il n'a qu'une idée en tête à l'époque, c'est faire de la BD...



L'arche de Noé dans un jardinet

Sans Biquette, et à grandes enjambées, Thomas Lavachery nous entraîne jusqu'au Chat, le quartier de son enfance. Avenue de Messidor se dresse la petite maison ouvrière parée de briquettes rouges, coquette et pimpante, que ses parents ont achetée au début des années 70.

Encore une belle histoire... Son père était alors étudiant à Genève et logeait dans la même pension que Lutz, un Juif allemand qui l'initia au marxisme. Ils devinrent amis. La vie, la guerre les séparèrent mais ils restèrent toujours en contact de loin en loin. Avant de mourir, Lutz décida que ses économies seraient partagées entre ses trois meilleurs amis, dont le père de Thomas. C'est ainsi que Jean Lavachery hérita d'un petit pécule qui l'aïda à acheter la maison ouvrière de l'avenue de Messidor. Son fils s'en amuse dans *Un zoo à soi*: « Sans le cadeau de Lutz,

son ami communiste, mes parents n'auraient probablement jamais accédé à la propriété.»

Les premières années, Thomas se souvient que l'ambiance du quartier était plus champêtre, presque campagnarde. Les habitants s'interpellaient en brusseleir et le parc Brugmann s'étalait sur plusieurs hectares. Aujourd'hui, un flot de voitures ininterrompu se déverse dans l'avenue, les petites maisons n'abritent plus aucun ouvrier et la plupart des voisins ont déménagé. Marcelle, la mère de Thomas Lavachery, elle, est restée.

À peine sommes-nous arrivés que son fils s'enquiert du jeune chiot qu'elle a récemment adopté, puis, selon un rituel que l'on devine bien établi, Thomas et sa mère se penchent sur l'un des terrariums installés dans le salon. Ils scrutent les minuscules bébés salamandres qui frétille avec vigueur dans leur bassin de naissance. C'est bon signe. Thomas explique qu'il est très délicat d'élever des larves de salamandre. À l'entendre, sa mère, dotée d'une rigueur et d'une patience infinies, est la seule à en être capable dans la famille.

C'est elle qui a soigné, mouché, dorloté, bichonné et parfois sauvé des dizaines d'animaux domestiques plus ou moins exotiques qui ont vécu



Thomas et sa mère, dans le jardin de la maison familiale.

avenue de Messidor : chiens et chats, souris et rats d'Amérique, lapins et canards, chèvres naines et furets, salamandres et ouistitis. On se demande comment la petite maison ouvrière a pu accueillir et contenir une telle ménagerie. Sans parler de la casse ! Dans cet écrin sur trois étages, rempli d'objets de collection et d'œuvres d'art parfois délicates,



Les objets sont partout dans la maison.

il faut imaginer la chèvre naine de Thomas sauter sur la table, la chatte Puzemuze se faufiler entre les statuettes ou les ouistitis Zir et Zira grimper sur les baffles accrochés aux murs du petit salon.

Bien souvent, les compagnons turbulents s'égaient dans le jardinet, pas bien grand, mais suffisant pour accueillir enfants et animaux. Certains s'en échappent,



Zira.

filent chez les voisins, braconnent sur leurs terres, mais finissent toujours par rentrer au bercail.

C'est dans cette arche de Noé fuyant de toutes parts que Thomas a grandi. Heureux et comblé. Depuis, il ne conçoit pas la vie sans animaux. Malgré un début d'allergie dont il s'est fort inquiété, il a toujours ses deux chats, Panku, un magnifique chartreux à qui il déclame des vers ; et Zelda la Farouche, ancienne sauvageonne couverte de puces qu'il a ramenée du Lot.

Il aimerait en accueillir davantage. « Je rêve d'une chèvre naine, d'une petite chouette qui resterait sur



Panku.

mon épaule pendant que j'écris ou dessine. Karen Blixen en possédait une à l'époque de sa vie africaine... » Les animaux qu'il n'a pas, il les met dans ses livres. Ses lecteurs ont noté que les héros de ses romans se retrouvent très vite flanqués d'un compagnon à poils ou à écailles. C'est Ramulf et son singe, Fulmir et son chien, Bjorn et son dragon. Ah ! Daphnir ! De loin, le préféré de Thomas. Le romancier a répété plusieurs fois qu'il donnerait cher pour rencontrer le dragon du Morphir en vrai. « Pas tant pour causer que pour le regarder sous toutes les coutures. » C'est un dragon (noir,

finalement...) qu'il a adoré imaginer, dessiner, faire grandir et regarder évoluer. Cet exercice l'a forcé à se poser mille questions: de quoi se nourrit Daphnir? quels sont les cris d'un dragonnet? comment se déplace-t-il? Un vrai travail de zoologue. Mais Thomas, qui a grandi au milieu des animaux de l'avenue de Messidor, ne l'est-il pas depuis l'enfance? «Mon côté naturaliste vient aussi de mes vacances dans le sud de la France, où je passais mon temps à chasser et à observer des petites bêtes. Ces expéditions solitaires avec épuisette sont parmi mes plus beaux souvenirs... »



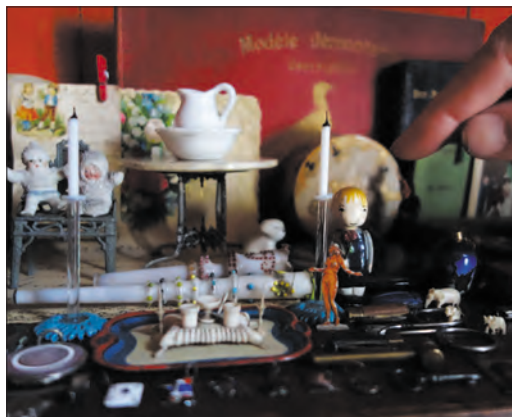
Daphnir.

La passion des objets



« Dans cette famille, on est dingues d'objets, on aime les regarder, les toucher, les observer, et se les offrir », prévient Thomas. « Tous ont une histoire. On sait lesquels ont appartenu à l'arrière-grand-père, au grand-père, au père, à la mère, au beau-père ».

Les parents de Thomas avaient acheté cette figurine peu avant la naissance de leur fil.
« Ils voulaient que j'aie cette bouille-là, des cheveux roux, et ça a marché ! » raconte Thomas.



et celle des animaux



Thomas et Biquette.



Thomas en vacances à Linkebeek.



*Thomas en compagnie
de chatons et de Pestoune,
la meilleure des chiennes.*



lespirate



Le nouveau Franquin ?

« Quand j'étais petit, dans chaque classe de primaire, il y avait au moins deux ou trois garçons qui rêvaient de faire de la BD. Autant que ceux qui veulent être footballeurs aujourd'hui. » Thomas, qui dessine depuis qu'il sait tenir un crayon, fait partie de ceux-là. À cette époque, ses héros sont Franquin, Peyo, Morris, Jijé ou Tillieux. Il les lit, les relit, les copie, s'en inspire, crée ses propres personnages ; il dessine pour le plaisir, puis de plus en plus sérieusement. À partir de treize ans, il s'impose de travailler deux heures par jour et réalise de petites BD qu'il montre à ses parents.

Jean et Marcelle l'encouragent. « Mes parents, toujours très cool, croient fort en moi. Ils me voient comme le nouveau Franquin, et n'ont aucun doute sur mes succès futurs. »

Plein d'appétit pour le métier, Thomas cherche à se former. Un jour qu'il fait du porte-à-porte, à la recherche de bandes dessinées qu'il compte revendre

ensuite pour se faire un peu d'argent de poche, Thomas sonne chez un voisin du quartier. Il aperçoit, dans un coin de l'appartement, une table à dessin. Le voisin n'est autre qu'Albert Blesteau, qui a sa série dans *Spirou*, *Wofi*, et qui a dessiné un *Benoît Brisefer*. L'ado saisit sa chance. Il lui demande s'il peut revenir pour lui montrer ses propres dessins. Et un rituel s'installe. Tous les quinze jours, Thomas arrive avec de nouvelles planches, Blesteau les regarde, lui donne des conseils, joue le rôle du maître d'apprentissage. Lorsque le dessinateur quitte Bruxelles, il confie son poulain à Daniel Kox, le père de *L'agent 212*. «Je les remercierai toujours pour leur bienveillante attention. À cette époque, il était assez courant que les jeunes dessinateurs prennent conseil auprès de professionnels chevronnés. La transmission se faisait d'homme à homme, d'artisan à apprenti. C'était un système très généreux.»

À dix-sept ans, Thomas abandonne ses études secondaires. Que ferait-il d'un diplôme alors qu'il a déjà un plan de carrière ? Car l'apprenti a quitté ses maîtres et pris de l'assurance, suffisamment pour aller démarcher, son carton à dessins sous le bras, auprès des grandes revues de bandes dessinées. Et ça marche ! Jean-Luc Vernal, le rédacteur en chef de *Tintin*, lui

achète plusieurs épisodes de sa série *Michaël Klein*, un héros hollywoodien à tête de reptile, «un peu l'ancêtre des tortues Ninja», rigole Thomas.



Michaël Klein, une série parue dans Le Journal Tintin (1984).

Mais son coup de maître, la commande qui lui procure le plus de fierté, c'est la mise en dessin de *Téléchat*, le programme mythique créé par Roland Topor. «C'était un sacré boulot. Le journal *La Croix* avait choisi de publier pendant l'été un strip quotidien de trois images, inspiré de la série télévisée. C'est Topor en personne qui avait choisi mon dessin parmi ceux des autres candidats.»



Téléchat mis en images (1984).

Des années plus tard, Thomas Lavachery se retrouvera dans la situation du grand Topor, lorsque Casterman lui propose d'adapter la saga de *Bjorn** en

* La série est aujourd'hui publiée par les éditions Rue de Sèvres.

bande dessinée. «L'éditeur m'a envoyé des dessins de Thomas Gilbert, que j'ai trouvés excellents et dont le style me semblait convenir: ni trop réaliste ni trop enfantin.» La collaboration qui s'en est suivie sera toujours très respectueuse du travail de chacun. Si le romancier met parfois son grain de sel, c'est uniquement dans le scénario; pour le reste, il veille à ce que Thomas Gilbert se sente libre, «car c'est comme cela qu'il s'amuse et donne le meilleur de lui-même».



La série *Bjorn*, adaptée par Thomas Gilbert.

Retour à Bruxelles, dans les années 80, où l'adaptation de *Téléchat* marque la fin de la période BD de Thomas Lavachery. Le cœur n'y est plus, pas plus que la tête d'ailleurs. Entre-temps, la littérature l'a saisi par surprise. Soudain, les livres de l'avenue de Messidor, qui jusqu'alors lui passaient au-dessus de la tête (et il fait 1,94 m), l'intéressent passionnément. Il explore les différentes strates de la bibliothèque familiale constituée par trois générations de Lavachery, s'évade avec Dumas, vibre avec Stendhal, voyage avec Stevenson... Le roman de Lawrence Durrell *Le Quatuor d'Alexandrie* lui ouvre brusquement de nouveaux horizons : «Je suis touché par la complexité des personnages, les relations amoureuses. J'ai l'impression de découvrir ce qu'est vraiment la vie.»

À côté, la BD fait pâle figure et perd peu à peu de son intérêt. Thomas porte sur les albums qu'il a tant aimés un regard de plus en plus sévère : «Je trouve soudain les histoires sans substance, sans profondeur. Bref, je me mets à snober ce que j'ai adoré.» Et il finit par envoyer balader la BD.

Cette fois, Thomas Lavachery en est sûr, il veut devenir écrivain. Il s'engage dans cette nouvelle voie avec beaucoup d'assurance et de confiance. Après tout, chez les Lavachery, ont écrit de père en fils.

Mais il s'aperçoit que l'imagination dont il est richement doté ne fait pas tout. Il lui manque encore de la maturité et de la technique. Il va falloir bosser. «Entre le moment où j'ai décidé de devenir romancier et celui où j'ai été capable d'écrire un roman publiable, il va se passer beaucoup, beaucoup d'années...»





Comme un goût puissant de reviens-y

« Ce que je sais de l'art d'écrire, ou ce que je crois savoir, je l'ai surtout appris en lisant et en relisant mes livres favoris. » Et il y en a beaucoup, si l'on en juge par le nombre d'ouvrages que contient son bureau. Thomas Lavachery a certes des livres en pagaille, mais ils sont extrêmement bien rangés, et selon un classement qui lui est visiblement très personnel. Sur sa table de travail, à côté de l'ordinateur, il a rassemblé ses « indispensables », les dictionnaires et traités de grammaire qu'il n'hésite pas à consulter, mais aussi les gros volumes de Patrick O'Brian, l'un de ses auteurs préférés. Derrière lui, deux étagères accueillent les classiques français hérités de ses aïeux, souvent édités dans la Pléiade ou dans des éditions plus anciennes. On y trouve Rousseau, son « idéal en matière de style », et Stendhal, son « idéal tout court ». Au-dessous, des livres d'anthropologie

qu'il ne cesse de relire, « surtout Lévi-Strauss, que je vénère littéralement, même si une partie de son œuvre me dépasse ». Plus bas, il a placé côte à côte Orwell et Simon Leys, deux pourfendeurs du totalitarisme « qui doivent s'entendre à merveille ». Il y a encore les livres sur l'Océanie et l'île de Pâques, son sujet de mémoire. « Et des rangées entières consacrées à un seul auteur adoré, dont je veux tout posséder : Dumas, Conrad, Melville, le flibustier Léautaud, Tchekhov, Lawrence Durrell, Sigrid Undset, Jim Harrison, Vargas Llosa, Garcia Lorca, Robert Cormier, mon amie Kitty Crowther... »*

Bon nombre des auteurs cités sont pour lui des modèles, des maîtres en écriture vers lesquels il ne cesse de revenir.

Il a dévoré quatre fois *Les Trois Mousquetaires*. Sept ou huit fois *Mémoires d'Hadrien*. Quatre ou cinq fois *Le Quatuor d'Alexandrie* de Laurence Durrell. Il a relu dans l'ordre mais aussi dans le désordre les aventures en vingt volumes de Jack Aubrey, le héros de la série au long cours de Patrick O'Brian. Il se replonge régulièrement dans *L'Île au trésor* de Stevenson avec une jubilation toujours intacte.

* C'est ainsi qu'il présente le contenu de sa bibliothèque dans un entretien accordé à la journaliste Lucie Cauwe, à lire sur le blog LU cie & co.

Il fréquente assidûment Stendhal qui « coule dans le sang des Lavachery » de père en fils.



La bibliothèque idéale de Thomas Lavachery, à lire et à relire.

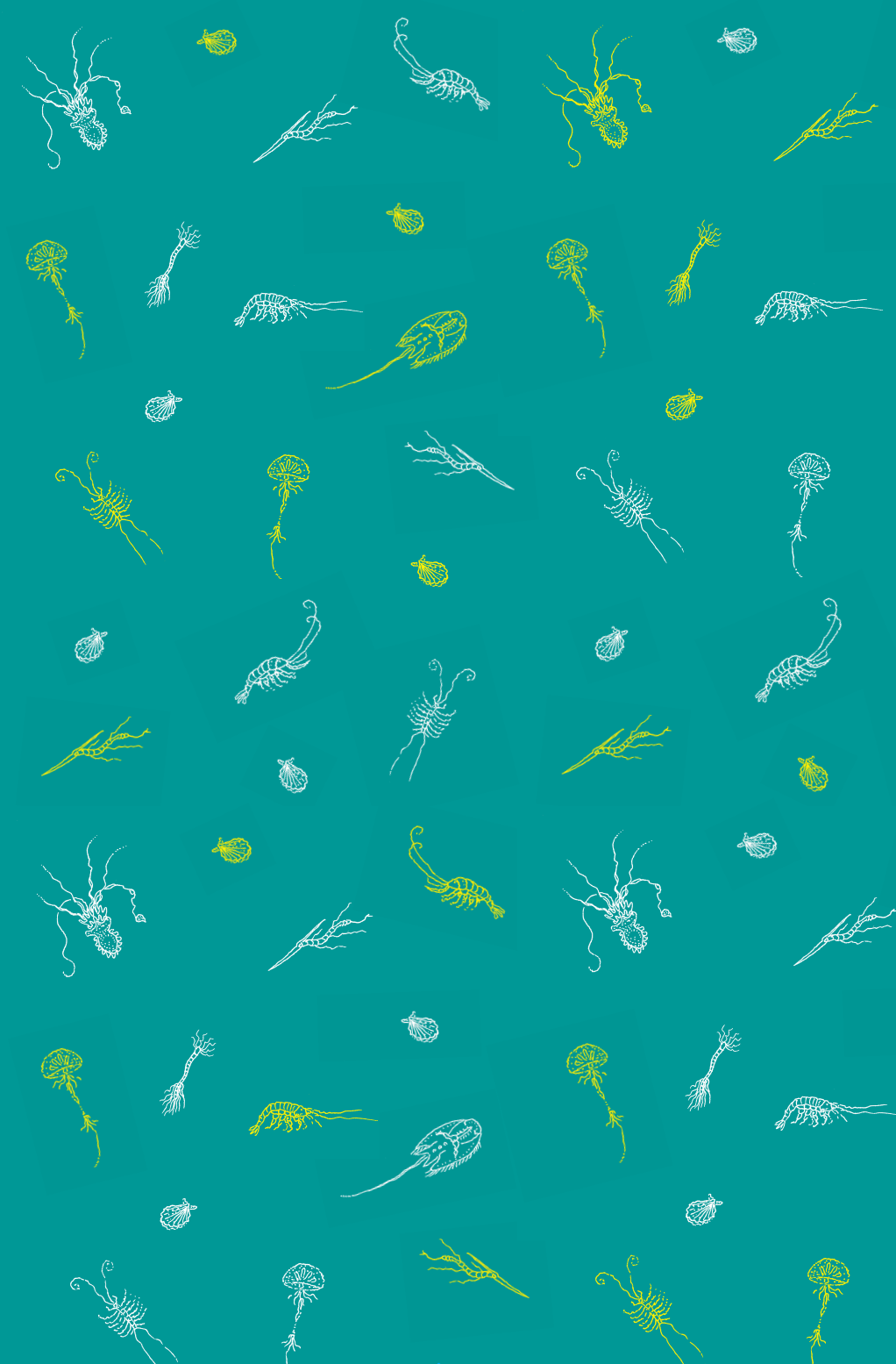
Ce goût de la relecture fait l'admiration de son ami Maurice Lomré, responsable de *l'école des loisirs* pour la Belgique. « Thomas est un lecteur très fin, vraiment connaisseur. Il a besoin de s'appropriier les livres, d'y penser, d'y réfléchir, il les laisse s'installer en lui. Et cela nourrit son travail. »

Tous deux partagent une passion secrète pour «ce pirate» de Léautaud, dont ils ne cessent de réécouter les entretiens radiophoniques avec Robert Mallet. «On joue les scènes des interviews, on connaît les répliques par cœur. Nos épouses détestent!», rigolent les deux compères.

Il est aussi quelques notes de musique que les proches de Thomas ne peuvent entendre sans frémir. Elles annoncent le générique de *The West Wing*, une série américaine qui raconte en sept saisons et cent cinquante-cinq épisodes le quotidien forcément très agité de Jed Bartlet, un président des États-Unis entouré d'une ribambelle de jeunes conseillers. Il s'agit de la série préférée de Thomas Lavachery, celle qu'il a revisionné un nombre incalculable de fois. (Cette seule évocation risque d'ailleurs de provoquer chez lui une nouvelle poussée, nous prions sa femme et ses deux fils de nous en excuser.)



The West Wing
(«*À la Maison Blanche*»).





*Statuette chimú
ramenée de Lima par
Henri Lavachery.*

Rencontre avec un fétiche

Par une belle après-midi de juin, Thomas Lavachery a décidé de nous emmener faire un tour aux musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles. Cela fait un drôle d'effet de visiter les départements Amérique et Océanie en compagnie du petit-fils d'Henri Lavachery, l'archéologue qui a fourni deux des plus belles pièces du musée. On a envie d'arrêter les autres visiteurs et de leur dire : « Hé, c'est un Lavachery lui aussi ! »

Tel un poisson dans le fleuve Amazone, Thomas enchaîne les premières salles au pas de course, prend des raccourcis, slalome entre les vitrines, et s'arrête devant une figurine en bois légèrement de guingois. On reconnaît sans peine le fétiche « arumbaya » de *L'Oreille cassée*, dessiné par Hergé. Le créateur de Tintin a pris quelques libertés avec son modèle. La

statuette exposée a ses deux oreilles en parfait état, mais il lui manque le pied droit, qui, lui, est bien cassé; elle n'est pas plus «arumbaya» que vous et moi*, mais chimú, comme nous l'apprend Thomas. En tout cas, c'est bien grâce à Hergé qu'elle est devenue l'une des stars du musée.

Henri Lavachery devait être très fier de la célébrité grandissante de cette petite statue qu'il avait lui-même dénichée à Lima. L'archéologue l'avait acquise en 1934, lors d'une escale au Pérou, avant de mettre le cap sur l'île de Pâques. De son expédition scientifique, le conservateur du musée a rapporté une autre pièce exceptionnelle. Si vous visitez la collection Océanie, vous ne pourrez manquer Pou Hakano-nonga, le dieu des pêcheurs de thon. Ce colosse en pierre de près de six tonnes lui a été offert par les habitants de l'île de Pâques et les autorités chiliennes de l'époque. Un cadeau «énorme» pour les musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles.

Thomas Lavachery connaît l'histoire de cette expédition dans les moindres détails. Il a lu la correspondance de son grand-père, étudié ses carnets de voyage et ses carnets de terrain. «Je le connais très

* Et pour cause, le peuple Arumbaya est sorti tout droit de l'imagination d'Hergé.



*Thomas aux Musées
royaux d'Art et d'Histoire
de Bruxelles, devant le
moulage d'un moai.*

bien, presque mieux que mon père, qui se confiait très peu. Il m'habite!» Cette connaissance intime du personnage et les archives exceptionnelles dont il dispose ont nourri le mémoire universitaire que Thomas a consacré à l'expédition franco-belge de 1934 à l'île de Pâques.

On comprend votre étonnement. Nous l'avions quitté au moment où il venait de lâcher la BD (la voie royale) pour une carrière de romancier (le chemin escarpé). Et le voilà en master. Mais par quel miracle, lui qui avait abandonné ses études à dix-sept ans? Il n'y a pas de miracle mais beaucoup de travail.

Après deux ans de tâtonnements et de petits boulots qui ne le mènent pas très loin, il a décidé de reprendre ses études et de se présenter à l'examen d'entrée à l'Université, épreuve réservée aux personnes qui n'ont pas le certificat d'études secondaires. Thomas se donne tous les moyens pour réussir. Il part en Californie rejoindre son «oncle d'Amérique», le frère de Marcelle, professeur en psychologie cognitive, qui au même moment est en résidence à Stanford, l'une des plus grandes universités des États-Unis. Thomas a un an pour préparer son examen. Il en profite pour écumer la section francophone, fort riche, de la bibliothèque de Palo Alto, relit Proust, Céline et

Dostoïevski. Il apprend l'anglais, pratique le tennis à haute dose, découvre Bruce Springsteen et le confort du jean 501, qui, aujourd'hui encore, reste la pièce essentielle de sa tenue habituelle. Quelques mois plus tard, il obtient le précieux sésame qui lui ouvre les portes de l'Université libre de Bruxelles.

L'étudiant s'inscrit alors en histoire de l'art et choisit la section



Jean-Claude, l'«oncle d'Amérique».

« Civilisations non européennes », celle-là même qu'a créée son grand-père Henri. Ces cours l'enthousiasment et sa confiance en lui grimpe en flèche : « Je me rends compte que je m'en sors plutôt bien, c'est important pour la confiance personnelle, mais aussi que je cartonne dans certaines matières. La socio, la philo et bien sûr l'anthropologie. » Se doute-t-il alors que son intérêt pour les sociétés traditionnelles et son goût pour les anciens récits de voyageurs (le

Père Huc, Lewis et Clark...) nourriront ses propres livres et l'aideront à inventer des peuples imaginaires ?

Même si ces quatre années d'études à l'ULB le passionnent, Thomas renonce sans trop de difficulté à faire un doctorat. Il sait qu'il a toujours le même rêve, bien arrimé, dans un coin de sa tête. Mais il ignore que son projet de devenir écrivain évolue, fait son petit bonhomme de chemin tout en empruntant des voies souterraines. Il en prend conscience lors d'une discussion avec un copain étudiant : « J'ai un souvenir très précis de la scène. C'était dans une galerie commerciale, lors d'une déambulation en compagnie d'un étudiant en psycho – le genre de type qui pose un tas de questions et ne répond à aucune. Et à la question : “Qu'est-ce que tu veux faire plus tard ?”, je réponds sans hésiter : “Romancier !” Il me dit alors : “Mais quel genre de romans tu veux écrire ?”, et je réponds aussitôt : “Des romans d'aventures.” C'est sorti comme ça ! Sans réfléchir. »

Le projet commence à prendre forme, mais il est encore trop tôt, Thomas n'est toujours pas satisfait de ce qu'il écrit. Il y a encore du boulot.

Marco Polo chez les Moso

Fini la fac, retour à la vie active et nouveau virage à 180 degrés. Thomas Lavachery travaille désormais chez Y.C. Aligator Film, une maison de production de films documentaires. Il y est très bien accueilli. «Malgré ma jeunesse et mon inexpérience, on me fait tout de suite confiance. J'ai le titre un peu ronflant de "conseiller littéraire", mon rôle consistant à lire des scénarios. Je les sélectionne, je fais des fiches de lecture, j'assiste aux visionnages, je donne mon avis. Rapidement, je participe à toutes les discussions d'ordre un peu artistique avec les réalisateurs.» On a connu travail plus ennuyeux!

Un jour, on envoie le script doctor à Liège rencontrer le réalisateur d'un documentaire sur les Moso, une ethnie chinoise du Yunnan où les femmes sont les cheffes de famille. Le sujet est excellent, les images sont belles, pourtant Éric Blavier n'est pas

satisfait du montage de son film. Quelque chose cloche. Il manque des séquences essentielles qu'il n'a pas pu tourner sur place. Aux grands maux, les grands moyens. La maison de production décide d'envoyer illico Thomas et Éric Blavier en Chine, dans le Yunnan, afin de filmer les passages manquants.

«Cela reste le plus beau voyage de ma vie», soupire le romancier. «C'est très excitant. On se rend tous les deux dans des villages reculés, très loin à l'intérieur des terres. On rencontre des Moso qui pour certains n'ont jamais vu de Blancs. On se retrouve le soir, dans des maisons en bois éclairées à la bougie, en compagnie des femmes, dont les plus âgées portent encore le costume traditionnel. C'est magique. Parfois, j'ai l'impression d'être Marco Polo.»

C'est dans le Yunnan que Thomas fréquente Ama, une cheffe de village moso qui va le marquer à jamais. Leur rencontre lui fait comprendre qu'il existe d'autres voies que le langage pour communiquer. «Nous nous observions bizarrement, elle et moi. Privés de langage, nous risquions de voir la gêne s'installer... Ou alors, il fallait se parler avec les yeux. C'est ce que nous fîmes. Nos regards s'accrochèrent et ne se lâchèrent plus. J'eus l'impression d'être percé à jour, compris comme jamais

auparavant. Dans le même temps, Ama se révéla à moi.» Il ne s'agit pas d'un extrait de son carnet de voyage dans le Yunnan, comme on pourrait le penser, mais de l'un des plus beaux passages de *Bjorn aux enfers II*, lorsque le Morphir rencontre Ama, la cheffe des Petchégols, fortement inspirée d'Ama, la cheffe du village moso...

Une fois que les images et les interviews sont « dans la boîte », les deux envoyés spéciaux rentrent dare-dare à Bruxelles pour écrire et monter le film. Thomas s'y attelle avec Denis Roussel, le monteur, qui devient vite un ami. « Travailler dans le cinéma aura été une sacrée école d'écriture. J'y ai appris à structurer mes récits, à utiliser les ressorts de la dramaturgie, à porter une grande attention au rythme d'une narration... »

« *Un monde sans père ni mari*, un documentaire sidérant sur les Moso, une société matriarcale où la sexualité est particulièrement libre », comme l'écrit un critique, va connaître une belle et longue carrière*.

Et relancer celle de Thomas.

Dans la foulée du film sur les Moso, il propose

* Le film circule toujours sur Internet.

de réaliser un documentaire sur l'expédition scientifique menée par son grand-père en 1934. Le projet, aussitôt accepté, lui offre la chance de partir sur les traces d'Henri Lavachery afin de recueillir les témoignages des Pascuans, les indigènes de l'île de Pâques. Thomas brûle de rencontrer l'une d'entre eux, Ana Rapahango, qui a bien connu son grand-père. Elle avait cinq ans à l'époque. Sa mère, Victoria, seule descendante d'une lignée royale, avait supplié Henri Lavachery d'adopter sa fille et de l'emmener en Belgique. Elle espérait qu'Ana aurait ainsi une meilleure éducation et une vie moins précaire. L'archéologue avait accepté



Victoria.

sans hésiter. Mais le jour du départ, Victoria avait craqué, et n'avait pas eu le courage de se séparer d'Ana, qui était donc restée sur l'île. Soixante-dix ans plus tard, Thomas allait enfin rencontrer celle qui aurait pu devenir sa tante. «Le lendemain de mon arrivée, je suis allé frapper à la porte

d'Ana qui m'attendait, et nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre. Elle m'a dit avoir toujours regretté de ne pas être partie avec Henri Lavachery, qu'elle aimait comme un père.»



Thomas en compagnie d'Ana et d'autres témoins de 1934.

L'interview d'Ana Rapahango est l'une des séquences fortes de *L'Homme de Pâques*, le film réalisé par Thomas Lavachery, mais aussi l'une des dernières qu'il tournera. Car sa carrière de cinéaste s'arrête-là.

Il y aura bien un troisième projet de documentaire sur la vie tumultueuse du Père De Smet, évangéliste des Indiens, ami de Sitting Bull – l'un des

grands pacificateurs de l'Ouest. Mais il n'aboutira pas. Sans doute est-il trop coûteux, trop ambitieux. Et puis Thomas n'est pas totalement investi. Car il est déjà parti vers autre chose...



Une histoire à la bouche

« Nous sommes en 2001 ou 2002. C'est la nuit. Jean est encore tout petit. Nathalie dort. Je me suis installé sous l'escalier, j'écris sur un mini-ordinateur portable que m'a prêté Denis. Et soudain, tout prend forme... » Et tout fait sens ! Ce que Thomas a appris pendant ces dernières années, à travers ses multiples activités, ses métiers variés, ses chemins de traverse, converge ici à ce moment précis, dans ce roman qu'il est en train d'écrire. Comme si la formation continue qu'il a suivie « en attendant » et parfois en tâtonnant pendant plus de quinze ans allait enfin lui servir...

Depuis son passage chez Y.C. Aligator Film, il sait construire une histoire cohérente, il a appris à s'appuyer sur un synopsis. Ses études en histoire de l'art lui ont enseigné comment se documenter et préparer un roman en allant directement aux sources. L'anthropologie nourrit son travail de création et

l'aide à inventer des peuples imaginaires, avec leurs coutumes, leurs religions. La BD lui a appris comment exploiter son talent pour voir et faire voir une scène dans ses moindres détails. Ses lectures lui ont fourni des modèles. On peut citer le père Dumas, avec son rythme enlevé, ses rebondissements et la complexité de ses personnages; Stevenson, le créateur d'ambiance, capable de décrire en quelques mots l'environnement, les odeurs, la lumière; mais aussi Stendhal, Simenon et tous ces écrivains au style épuré, d'une grande fluidité, qui sont devenus ses maîtres en écriture.

Il manque encore celui qui va allumer la mèche.

C'est un petit bonhomme prénommé Jean, de sept ou huit ans, amateur de bonnes histoires qui va s'en charger. Le fils aîné de Thomas aime tellement les aventures trépidantes, les récits de cavalcades et de duels qu'il serait capable de marcher des kilomètres pour les entendre. Cela tombe bien, son père se révèle très doué pour les inventer et pratique assidûment la marche à pied. «À l'époque, on marchait beaucoup, se souvient Jean. Mon père n'avait pas le permis, il n'était pas trop vélo non plus, et il n'avait pas encore découvert la trottinette électrique. Quand on prenait le tram ou que l'on mar-



Thomas et son fils Jean (2001)

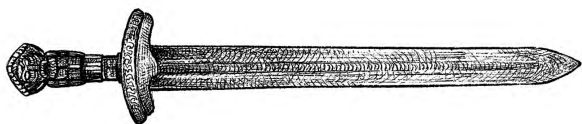
chait ensemble dans la rue, je lui demandais ce que j'appelais des "histoires à la bouche". C'étaient des récits qu'il inventait en direct, en improvisant. Il me racontait toutes sortes d'histoires. Je me souviens de l'une d'entre elles qui se passait en Chine, avec un ermite dans une grotte, et de plusieurs autres avec des chevaliers.»

Un jour, Jean passe à son père une commande, il lui réclame une histoire avec des dragons, dans

le style heroic fantasy. Thomas s'interroge. Il ne connaît pas grand-chose en matière de fantasy, un genre qui ne l'attire pas plus que ça, même s'il a lu Tolkien avec plaisir. Qu'importe ! Il a bien d'autres références dans son sac et tout ce qu'il faut pour inventer une histoire de dragons. Il s'inspire des épopées scandinaves et des romans d'aventures de Dumas, qui font partie de ses livres préférés. Et ça marche. Dès le premier épisode de cette nouvelle histoire à la bouche, Jean est captivé. « Je me rappelle encore la rue dans laquelle mon père m'a parlé de Bjorn pour la première fois. Je me souviens de la neige... »

De son côté, Thomas se pique au jeu, et très vite prend son rôle au sérieux, tout comme son fils d'ailleurs. « Chaque jour, nous avons notre petit moment romanesque. Sur le chemin qui nous ramenait de l'école à la maison, j'improvisais un nouvel épisode. Jean faisait des commentaires, posait des questions qui me poussaient à clarifier, à apporter des précisions. J'observais ses réactions, son expression, ses mimiques, et j'adaptais mon récit en conséquence. Je savais ce qu'il voulait et ce qu'il ne voulait pas. » Comme ce jour où Jean refuse catégoriquement que Bjorn perde son épée Mordeuse dans une

galerie sous-marine, comme Thomas l'avait prévu :
«Jean adorait Mordeuse. Il m'a harcelé pour que
je renonce à mon idée. Ça commençait au petit
déjeuner et se terminait au bisou du soir. J'ai cédé.»



Mordeuse, l'épée de Bjorn.

L'histoire à la bouche de Bjorn le Morphir est un galop d'essai plutôt réussi. Il n'y a plus à hésiter, il faut la coucher sur papier. Thomas se décide à en faire un roman qu'il écrit la nuit, dans la maison endormie. C'est à ce moment-là que «tout prend forme»...

Il sent qu'il tient un filon, mais pour en avoir le cœur net, il fait d'abord lire le texte à ses proches. Un rituel qu'il gardera. Nathalie, sa femme, comprend d'emblée que «quelque chose commence avec Bjorn. Comme un apaisement, la fin d'une gestation de dix ans». Marcelle, sa mère, est très confiante, très encourageante, comme à son habitude. Jean approuve, fait rectifier deux ou trois détails, tout en sentant au fond de lui que cette histoire à la bouche

dont il était l'unique destinataire ne lui appartient plus et qu'il va devoir la partager avec d'autres.

Il reste à trouver l'éditeur qui voudra de cette histoire de jeune Viking timide et peureux, en butte aux attaques d'une neige maléfique. Thomas envoie son tapuscrit par la poste à huit maisons d'éditions françaises, dont *l'école des loisirs*. Certaines refusent, d'autres traînent. L'une laisse un message encourageant sur son répondeur. Geneviève Brisac l'appelle et tombe sur lui. Vous devinez la suite.

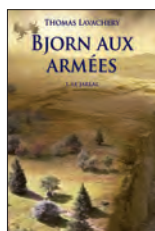
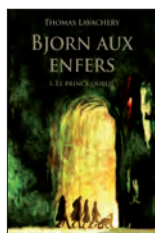
Bjorn le Morphir marque l'entrée de Thomas Lavachery en littérature jeunesse. Une entrée fracassante. Très vite, ce premier roman reçoit une flopée de prix, dont le prestigieux prix Sorcières attribué par des libraires. Assez vite, Thomas Lavachery peut en confiance se consacrer entièrement à l'écriture de romans et en faire son métier, comme il en a toujours rêvé.

Sa femme, professeure d'art et institutrice, le voit se lever en même temps qu'elle, chaque matin, pour travailler. « Il est hyper structuré et bien organisé. Il écrit tous les jours, sans jamais ressentir l'angoisse de la page blanche. Car il est toujours bourré d'idées. Et puis, quand il estime en avoir fini, il s'accorde un moment de lecture, comme une récompense. »

À ce rythme, les aventures de Bjorn s'enchaînent, deviennent une saga en trois cycles, soit huit volumes au total, l'équivalent de plusieurs milliers de pages.



La série Bjorn au complet, publiée de 2004 à 2017 à l'école des loisirs, dont toutes les couvertures sont signées Denis Roussel.



Entre deux opus, Thomas a parfois besoin d'aller voir ailleurs et de se consacrer à d'autres projets. «Lors de mes nombreuses rencontres scolaires, j'emploie souvent la métaphore du puits. Quand

le puits Bjorn se vide, il faut lui laisser le temps de se remplir à nouveau. Pendant ce temps, d'autres univers, d'autres personnages investissent sournoisement mon imagination.» Tor, le héros de sa série pour les plus jeunes, ainsi que Ramulf sont nés de ces rêveries et ont réussi à se glisser entre deux épisodes de Bjorn.



Tor.

Et puis, à force de fréquenter ses amis illustrateurs, de découvrir les classiques de la littérature jeunesse – Sendak, Lobel, Gorey, Ungerer... Mario Ramos et Kitty Crowther aussi –, Thomas ressent bientôt un fourmillement au bout des doigts, une envie puissante

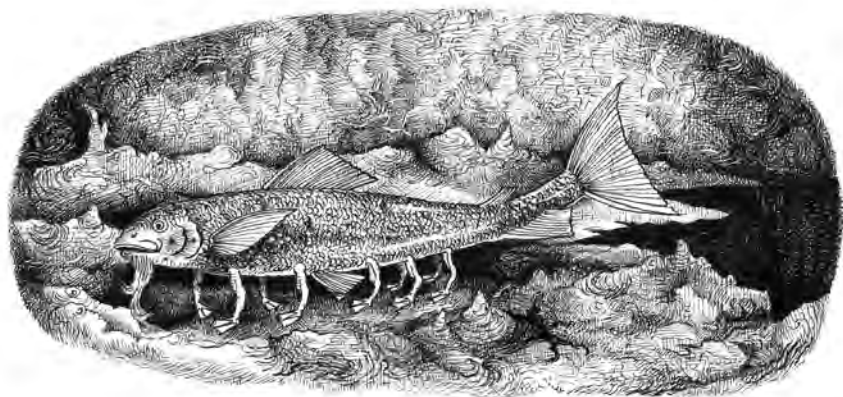
de se remettre au dessin. Après quelques tâtonnements – «rien de ce que je dessinais alors ne me semblait suffisamment personnel» –, il se trouve un style bien à lui. Un dessin au trait hachuré directement inspiré des gravures du ^{xix}^e siècle et des personnages toujours en mouvement, souples et expressifs comme en BD.

«J’ai sauté le pas, encouragé par Maurice Lomré de *l’école des loisirs*, et par le regretté Mario Ramos, et j’ai créé un personnage nommé Jojo, un singe étrange entouré d’une faune et d’une flore qui ne le sont pas moins.» Il teste la première histoire de Jojo de la jungle sur son fils Simon, six ans à l’époque, qui éclate de rire (ouf !). Il en fait un album, puis une série.



Jojo, sculpté par Marcelle Lavachery.

Une porte s'ouvre en grand, il s'y engouffre, se met à illustrer ses romans: *Tor et les gnomes*, *Le voyage de Fulmir* et bien sûr *Rumeur*, dont Kitty Crowther est une fan absolue: « On croirait qu'un Indien d'Amazonie dessine à la manière d'un maître chinois. C'est juste magnifique. Un éloge vert émeraude à l'ailleurs. Je voudrais à présent tout un roman de Thomas sans texte. Juste des dessins.»

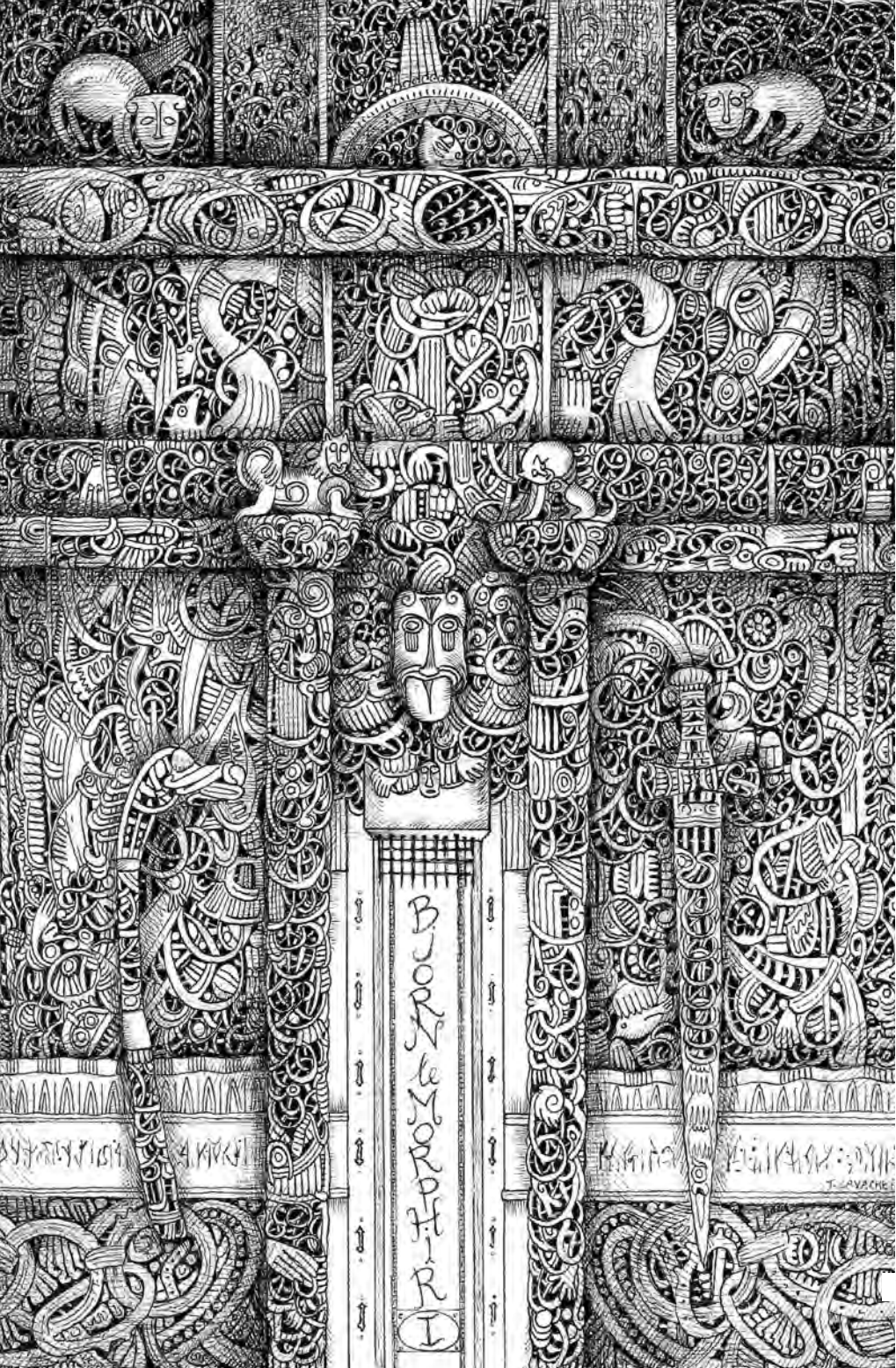


Saumon terrestre (Bjorn le Morphir).

Romancier, illustrateur, dessinateur... Même si l'écriture demeure essentielle, Thomas ne peut plus se contenter d'une seule voie pour s'exprimer et raconter ses histoires. Un vrai Lavachery, on vous dit!



Tarir, le héros de Rumeur.





*Illustrations extraites
du Voyage de Fulmir (2019).
Page de gauche,
la porte des enfers
(Bjorn aux enfers I).*



La méthode Lavachery

Au moment où il commence l'écriture d'un nouveau livre, Thomas Lavachery ne part pas complètement à l'aventure. Généralement, il tient son idée depuis belle lurette, et il a rédigé l'intrigue, résumée dans un synopsis. Quatre ou cinq pages sur lesquelles il est revenu plusieurs fois avant d'obtenir un récit à la structure bien charpentée, avec des événements qui s'enchaînent logiquement jusqu'au dénouement. Cette étape lui est indispensable avant de se lancer dans l'écriture d'un roman de longue haleine.

L'écrivain s'entoure ensuite de tout un matériel qu'il consulte régulièrement pendant la phase d'écriture. Souvent, ces outils sont disposés devant lui, affichés aux murs de son bureau, toujours bien en évidence.

1. Les chronologies

Les chronologies permettent à Thomas de « sentir le temps qui passe ».

Elles se présentent sous la forme d'un tableau avec trois colonnes, chacune déroulant une temporalité. La première avec les dates. La seconde avec l'intrigue principale, la troisième avec les intrigues secondaires et tout ce qu'il advient pendant que le héros n'est pas là. « C'est l'outil de travail que je consulte le plus avec les cartes et les fiches de personnages. »

2. Les cartes, justement

Elles sont belles et étranges, comme hors du temps, sorties d'un atlas de la Renaissance ou d'un vieux grimoire. Thomas en soigne l'esthétique et la finition. Il sait qu'elles vont rester longtemps devant ses yeux, épinglées au mur. Les cartes permettent de situer les personnages au fil du récit. Leurs déplacements, leur position par rapport au soleil... Il y a des cartes de pays, de régions, mais aussi des plans de châteaux ou de maisons. Pendant leur conception, Thomas rêve du chapitre ou du roman à venir. C'est pour lui un moment privilégié, une étape fondatrice, grisante.

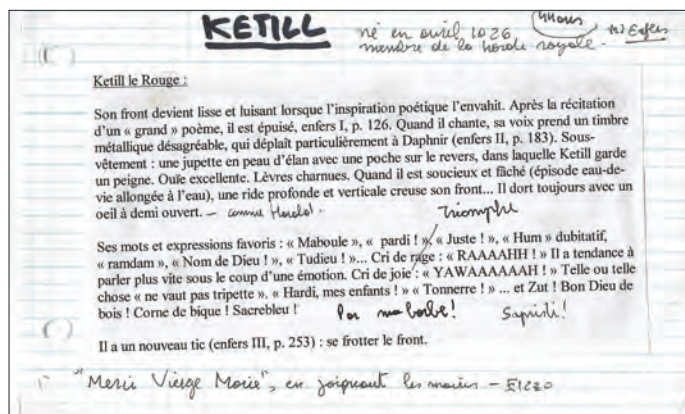
Chronologie Le Jarlal

<u>Date</u>	<u>Bjorn</u>	<u>Ailleurs + remarques sur les distances</u>
23/12/1067	Bjorn et ses compagnons sont sortis des enfers	
24 avril (68)	Bjorn à Updala, Sven présenté au royaume, cérémonie remerciement	
Fin avril	Bjorn à Morphirskali	Morphirskali = 1 j de cheval de Updala Sigrid et Lala dans l'Aggafjord
28 avril	Départ pour Koy	Entre Morphirskali et Hofn 2 j de cheval
30 avril	Arrivée à Hofn	Par Helga, ils apprennent qu'il y a des mouvements suspects à l'ouest
1er mai	Arrivée à Koy	1 j entre Hofn et Koy ; 3 j entre Updala et Koy
Début mai	Bjorn passe quelques jours à Koy, répétitions mariage Svartog, etc.	
« Dans les tout premiers jours de mai » : le 4, mettons	Bjorn rencontre les chefs trolls et hirogwars Mobilisation générale Arrivée Sigri et Lala : l'accident Annonce attentat roi Bjorn quitte Koy le soir	Matin : attentat contre le roi
5 mai	Dans la soirée, arrivée à hauteur de Bringar	
6 mai	Arrivée à Morphirskali Départ pour Updala le jour-même : le roi demande Bjorn Il arrive tard ; retrouve son père la nuit dans sa maison d'Updala	
7 mai	A Updala, Bjorn rencontre le roi, avoue qu'il a tué Dar La maison cernée ; Bjorn sera le jarlal du royaume Séance humiliante dans la Salle du Conseil	Leid et Halstir sont tombés ; Fass est menacé
8 mai	Bjorn intronisé jarlal Svartog est là avec Jaglavok Deuxième Conseil de guerre où Bjorn remet tout le monde à sa place	Skeggo se rend au port et envoie des messages pour le rassemblement de la flotte. Il recrute les équipages.

Chronologie de Bjorn aux armées, tome 1 : Le jarlal.

3. Un tas de fiches qui s'affichent

Thomas les remplit avant et pendant la rédaction du roman. Il établit des fiches sur les personnages, mais aussi, dans le cas de Bjorn, sur leurs armes, leurs vêtements, leur dialecte, leur religion, leur nourriture. Un vrai travail d'anthropologue. Elles lui permettent de fixer les éléments biographiques d'un personnage, son âge ou sa famille, mais aussi ses caractéristiques. Il peut s'agir de détails physiques et de traits psychologiques, mais aussi d'un accessoire qui lui est constamment associé, de tics de langage, d'une expression orale qui lui convient parfaitement ou d'un juron issu d'un dialogue. Ces fiches permettent à Thomas de vérifier très rapidement une information concernant ses personnages.



LES DRAGONS

- Sur Zigeunir le cloux - moqlur 122

- DIZIR porte des dragons!! - moqlur 123...

Il n'en reste + que onze connue à l'époque de Björn.



- ZIBOURNIR

+ DAPHNIR

- KRDRR

+ ROKNIR

- GAÉFA

+ INVINCIBLE

- Fnie (doux) - le Miniboul MAGMA

le prince Dan en possédait 5 !!

le dernier dragon noir est mort en 983 à la bataille d'Atling.

les dragons à feu creuent des dragonnières - chambre de dragon. Moqlur 124

« Quand on écrit, on est chaud comme un sportif et on n'a pas envie de se refroidir en cherchant longtemps l'année de naissance du héros ou le prénom de son grand-père... »

[Répertoire d'arme (chez Boule) cloux
Enfer 1, 61

TYRFING

El, 67

. poe de décoration. pommeau: une simple boule d'ambre. Manche long pour le prir à 2 mains. Gode: simple barre de bronze sous circonstances.
lame noire, longue et fine.



Elle a 300 ans.

Blanc,
or et
caillolot

pièce noire, légère, tranchante comme la mort, + dure que le diamant.

À force de dessiner les contrées traversées par son héros morphir, de décrire les us et coutumes de ses personnages et de consigner le tout sur des fiches, Thomas est devenu le spécialiste mondial des Vikings du Fizzland (qu'il a lui-même inventés...). Un spécialiste incontesté, mais régulièrement défié par ses lecteurs. Les plus fidèles d'entre eux ont réalisé quelques quiz de haute volée portant sur la saga de Bjorn*. Jugez plutôt :

1. Le dernier dragon noir est mort en 983...

- ☐ À la bataille d'Alting
- ☐ Lors d'un tremblement de terre
- ☐ Tué par des archers shudlandais

2. Comment se nomme la tortue de Mamafidjar ?

- ☐ Titilafinagone
- ☐ Titilafinagune
- ☐ Tatilaneфинугue

3. Un mikrofarte est le fruit de l'union entre...

- ☐ Un troll nain et une femme yus
- ☐ Un nain et une femme elfe
- ☐ Une femme naine et un troll nain

* Extrait d'un quiz concocté par un certain «Lemorphir» sur le site quizz.biz.

4. Comment nomme-t-on la monnaie fizzlandaise ?

- ☐ Le grolk
- ☐ Le mork
- ☐ Le gnarr

5. Qu'est-ce qu'un ogoujon ?

- ☐ Un poisson infernal
- ☐ Une bête monstrueuse mi-serpent, mi-poisson
- ☐ Une bête infernale lumineuse, mangeuse d'âme

6. Un bruit de forge sort de la poitrine des dragons.

Quel est-il ?

- ☐ Grûûûgh, grûû!
- ☐ Grôôô! Grôghdôôô!
- ☐ Vrououough!

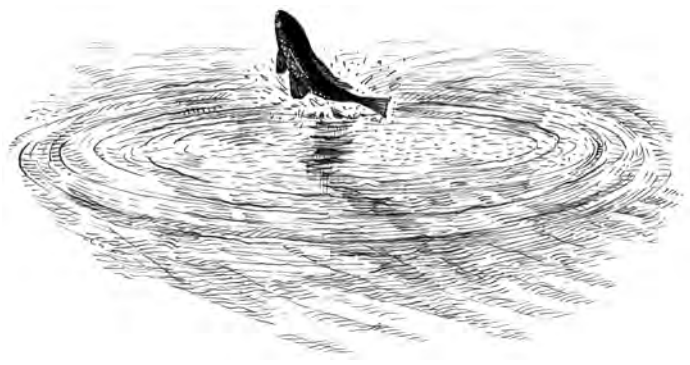
Thomas Lavachery affirme qu'il a toujours su répondre à toutes les questions posées, mais reconnaît qu'il a parfois manqué de célérité... «Je me souviens m'être fait battre par une élève dans une école. La classe avait organisé un genre de "Questions pour un champion" bjornien, et cette jeune effrontée, rapide comme tout, m'avait presque ridiculisé. Je ne sais plus où c'était...»

Si la championne se reconnaît...

La méthode Lavachery n'est pas figée, elle est même en constante évolution, car Thomas, tout aguerri qu'il soit, n'en a jamais fini d'apprendre les ficelles et la cuisine personnelle des grands auteurs. Nous savions qu'il les lisait et les relisait sans cesse ; depuis 2011, il s'est mis à les étudier crayon à la main. Dans ses lectures, il puise les nouveaux exemples qui enrichissent d'année en année son cours de « Pratiques de l'écriture pour la jeunesse » enseigné aux étudiants en master lettres spécialisé dans les métiers de la littérature jeunesse, de Lille 3. Le séminaire est conçu pour enrichir le regard et aiguiser le jugement des futurs libraires et éditeurs, en les confrontant, grâce à de petits exercices pratiques, aux problèmes liés à la création littéraire. La construction du récit, les personnages, les dialogues, les descriptions, le style, la mise en forme... tout y passe ! « Il y a ce que je peux apporter aux étudiants, et il y a ce que je m'apporte à moi-même en réfléchissant sur mon métier. Préparer mon cours, l'amender, le compléter d'année en année, me force à porter un regard analytique sur le travail de romancier. » Autant dire que Thomas Lavachery apprend énormément. Comme à son habitude.

Chasseur-cueilleur

Tous ses amis vous le diront, une promenade avec Thomas Lavachery peut durer longtemps, très longtemps, car il s'arrête à tout bout de champ. Surtout lors d'une balade en forêt, quand soudain il se fige, vous retient pour vous signaler d'un geste discret un minuscule lézard que vous n'aviez absolument pas remarqué. Il soulève une souche et, ça ne rate pas, il dégotte un coléoptère ou une autre créature qu'il vous invite à observer.



Pendant toute leur enfance, Jean et Simon, ses fils, ont battu la campagne et profité de ses leçons. «J'énerve mes fistons avec mes conseils de vieux chasseur, dont celui-ci qu'ils ont entendu cent fois: lorsque vous cherchez des animaux, il ne faut jamais privilégier une partie de votre champ visuel. Ne regardez pas par terre ou sur les murets. Apprenez à observer cette neutralité des yeux, ce faux relâchement de chasseur primitif. [...] Dès qu'un lézard lèvera une patte, vous le verrez. Votre tête s'orientera d'un mouvement vif; votre regard se focalisera sur la petite créature.» Ce passage extrait d'*Un zoo à soi* se conclut par un «Ugh!» d'autodérision... Mais l'affaire est sérieuse: chaque été, lorsque toute la famille descend dans le Lot et s'installe pour deux mois dans un vieux moulin que possède sa mère, Thomas se métamorphose en homme des bois. Nathalie l'observe d'un air amusé: «Il peut nager une heure entière dans la rivière. Il attrape des poissons à la main. Il vient vous les montrer, car il est très fier de sa pêche, puis il les relâche. Il ramasse des mûres, cueille des asperges sauvages, il est tout excité quand il trouve des champignons. J'ai parfois l'impression de vivre avec un chasseur-cueilleur!»



Simon avec une couleuvre vipérine.

Bien sûr, on ne peut s'empêcher de penser à ces personnages que le romancier prend un malin plaisir à placer dans un environnement difficile, dans un coin de nature parfois hostile. C'est Bjorn et Gunmar dans la forêt des Bannis, ou Tarir dans la forêt du Pays des morts qui, sans nourriture ni ressources, doivent élaborer des techniques de survie.

Et l'on devine que Thomas, en chasseur solitaire, a mis beaucoup de lui et de ses propres sensations au moment d'écrire ces chapitres. «J'ai un plaisir fou à m'imaginer seul au monde, à survivre dans la nature. Quand j'ai découvert les aventures de Crussoé, j'avais quinze ans et j'ai eu l'impression que ce roman était écrit pour moi, que j'avais plus de droits sur lui que le commun des lecteurs. Robinson, pour moi, c'est une forme exaltante du bonheur.» Un bonheur auquel on aimerait bien goûter...



Thomas et Nathalie, son épouse. Une photo prise par leur fils Simon

Biquette est revenue !

À peine quelques mois se sont écoulés depuis que Thomas Lavachery nous a ouvert la porte de son bureau, et déjà tout a changé. D'abord, Biquette est guérie, la fidèle monture est de nouveau amarée à sa batterie, récupérant de sa dernière équipée sauvage dans les rues de Bruxelles ; ensuite, l'aspect général de la pièce est sensiblement transformé. Les meubles sont disposés différemment, des objets et des statuettes ont été regroupés selon d'autres affinités secrètes, et de nouveaux documents sont épinglés aux murs. Ça sent la rentrée « littéraire », et l'on essaie de deviner ce qui se trame dans ce cabinet de travail...

Une nouvelle carte soigneusement dessinée à la main est affichée bien en vue au-dessus du bureau. On discerne une île dont les contours déchiquetés

laissent présager les pires difficultés. Tout autour, de nouvelles fiches s'affichent. On note peu de personnages, mais beaucoup d'informations sur la faune et la flore. On remarque aussi un animal, jamais croisé dans le bestiaire de Thomas Lavachery, qui est là, croqué et dessiné sous des angles différents. Des livres sont disposés à portée de main près de l'ordinateur. On est certain qu'il y a un Defoe, peut-être un Stevenson, sans doute un Tournier, et Patrick O'Brian n'est jamais bien loin. On se demande si Marcelle a offert à son fils l'une de ses statuettes élancées qu'elle réalise en papier. Nous avons repéré la figurine dans une vitrine de la salle à manger, avenue de Messidor. Un personnage à barbe longue et rousse, portant une curieuse toque ainsi qu'un fusil, comme prêt à partir à la chasse. On imagine très bien le mystérieux barbu installé sur la table, près du bureau, à veiller au grain. Mais de quel grain s'agit-il ?

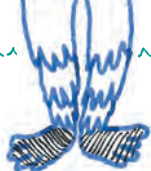
Car vous l'aurez compris, Thomas Lavachery s'est attelé à un nouveau livre.

De quoi parle-t-il ? Quel en est le sujet ?

À vous de deviner.

C'est facile, avec tous les indices que nous vous avons livrés !







Ce qu'en disent ses amis

Kitty Crowther (autrice-illustratrice) : «Thomas est avant tout un grand ami. Il est mon ami et il est aussi très GRAND, il se tient droit, à coup de sport. Il me fait penser à un homme d'un autre temps. Du genre explorateur. Digne, élégant, pour ne pas dire racé !

Thomas suit son propre courant, tranquille. Et il s'en fiche, je crois, d'être dans le courant ou à contre-courant. Il aime chaque mot, chaque trait qu'il trace, hache, quadrille, gratte, comme des vieilles gravures trouvées dans une ancienne malle remplie d'insectes photographiés, de plumes tricolores aux noms d'oiseaux imprononçables, de statuettes ensorceleuses, d'une guimbarde qui a le hoquet, un masque aux mille visages, et des lettres sûrement. Et aussi des livres d'anthropologues avec des cartes belles et étranges.»



~~~~~

**Maurice Lomré**, responsable de *l'école des loisirs* pour la Belgique: «C'est vrai qu'il est grand, mais on s'empresse de l'oublier, ou plutôt il fait en sorte de le faire oublier, il se penche vers vous, presque avec douceur.

Thomas a beaucoup de cœur et en même temps c'est quelqu'un de très réfléchi. Les sujets qu'il aime, il les aime vraiment, il se les approprie, les intègre, les connaît en profondeur. Moi qui suis un grand bavard, il m'a appris à réfléchir avant de parler, à éviter les conversations superficielles ou gratuites sur des sujets que je connais mal ou trop peu. Il m'a donné envie d'être à la hauteur de son exigence.»

**Michel Van Zeveren**, auteur-illustrateur: «Il est grand, c'est presque un truc dérangent, je dois lever la tête! Dans un groupe, il finit toujours par se retrouver au centre. Les gens se tournent vers lui, lui posent des questions. Il capte l'attention et la lumière. Il est assez charismatique.

Je joue avec lui au tennis. C'est un adversaire redoutable. Lorsqu'il fait un match, il joue avec une envie de gagner, une pugnacité... c'est un vrai compétiteur. Il est pareil quand il pratique le kick boxing. Nous jouons ensemble au poker avec un

~~~~~


petit groupe d'amis. On se cotise pour acheter une bonne bouteille de whisky de vingt-cinq ans d'âge, Thomas sort son cigare, et l'on parle beaucoup. Trop sans doute pour être de bons joueurs ! »

Denis Roussel, monteur, infographiste, créateur de nombreux visuels de couvertures des romans de Thomas Lavachery : « Il m'a fait découvrir beaucoup de choses, en histoire de l'art, en illustration ancienne. Chaque fois que je le vois, il me parle, évidemment, de quelqu'un que je ne connais pas. C'est un éternel curieux, il est toujours très enthousiasmé par ses découvertes. Il les partage, il aime transmettre ce qu'il apprend. Comme il raconte très bien, avec des anecdotes souvent drôles et étonnantes, ce n'est jamais barbant. Au contraire ! »



BIBLIOGRAPHIE

À l'école des loisirs

Collection Médium

Bjorn le Morphir (2004)

Bjorn aux enfers I:

Le prince oublié (2005)

Bjorn aux enfers II:

La mort du loup (2005)

Bjorn aux enfers III: Au cœur du Tanarbrok (2006)

Bjorn aux enfers IV:

La reine bleue (2008)

Bjorn aux armées I:

Le jarlal (2010)

Bjorn aux armées II:

Les mille bannières (2012)

Bjorn aux armées III:

La reconquête (2017)

C'est l'aventure !

(collectif, 2010)

Ramulf (2015)

Rumeur (2019)

Le voyage de Fulmir
(2019)

Un zoo à soi (2020)

Collection Mouche

Trois histoires de Jojo de la jungle (2013)

Tor et les gnomes (2015)

Tor et le troll (2015)

Tor et les garnements
(2017)

Tor et le prisonnier (2018)

Tor et le cow-boy (2020)

Collection Archimède

J'irai voir les Sioux (2011)

Albums

Jojo de la jungle (2010)

Padouk s'en va (2011)

Éditions Pastel

*Roussette et les
Zaffreux* (2016)
Ma famille verte (2017)

Le choc des armées (2016)
Bjorn le Morphir 6 :
L'armée des steppes (2017)
Bjorn le Morphir 7 :
La revanche du Morphir
(2018)

**Éditions
Rue de Sèvres**
(en collaboration avec
Thomas Gilbert)

Bjorn le Morphir 1 :
Naissance d'un Morphir
(2015)

Bjorn le Morphir 2 :
Dans l'enfer des enfers
(2015)

Bjorn le Morphir 3 :
La reine des enfers (2015)

Bjorn le Morphir 4 :
Les armées du roi (2015)
Bjorn le Morphir 5 :

Labor

*Île de Pâques 1934,
deux hommes pour un
mystère* (2005)

Bayard

2 pouces & demi (2009)
La colère des MacGregor
(écrit avec une classe de
l'école Decroly, 2010)

Éditions Aden

Itatinémaux (2014)

Pour en savoir plus : www.ecoledesloisirs.fr
www.ecoledesmax.com

Envoi gratuit par quantité sur simple demande à www.ecoledesloisirs.fr

